

TOUTE PERSONNE QUI

trouvera avantageux de gagner
20.000 Francs
tout en s'instruisant
doit lire attentivement **EXCELSIOR**.

PAGE 2 : LES PROBLÈMES ÉCONOMIQUES ET SOCIAUX DE LA PAIX

EXCELSIOR

10^e Année. — N° 2.966. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes.

Pierre Lafitte, fondateur.

20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. : 02.73 — 02.75 — 15.00.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Adresse télégr. : Excel-Paris.

TOUTE PERSONNE QUI

JEUDI
2
JANVIER
1919

n'aura pas été favorisée
par notre concours de
prénoms va, dès di-
manche, pouvoir se
rattraper largement.

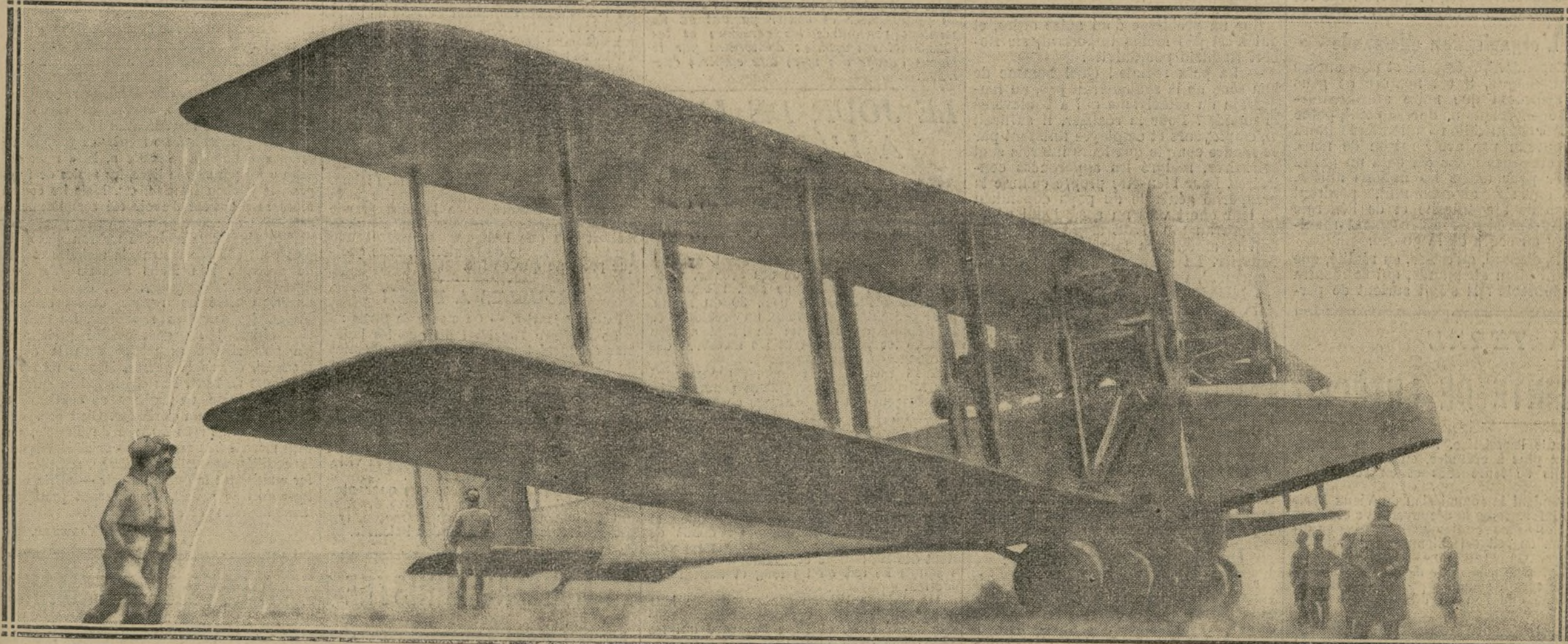
LE DERNIER CRIME DES PIRATES ALLEMANDS FUT COMMIS EN MÉDITERRANÉE

A peine la torpille allemande avait-elle fracassé l'avant du paquebot l'« Australien », qui transportait un grand nombre de passagers, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de militaires partant en permission, que le feu se déclarait à bord et que le bâtiment donna de la bande. Des radeaux improvisés, caisses et planches, furent mis à la mer sur lesquels se réfugièrent les passagers les plus heureux. D'autres périrent. C'est pendant que s'éloignaient les radeaux que fut prise cette photographie par notre correspondant, passager lui-même, dont il convient de louer le grand sang-froid.



L'« AUSTRALIEN », DES MESSAGERIES MARITIMES, PRÊT À SOMBRER, VIENT DE DESCENDRE SES PASSAGERS SUR DES RADEAUX

CET APPAREIL GÉANT EFFECTUE LA TRAVERSÉE D'ANGLETERRE AUX INDES

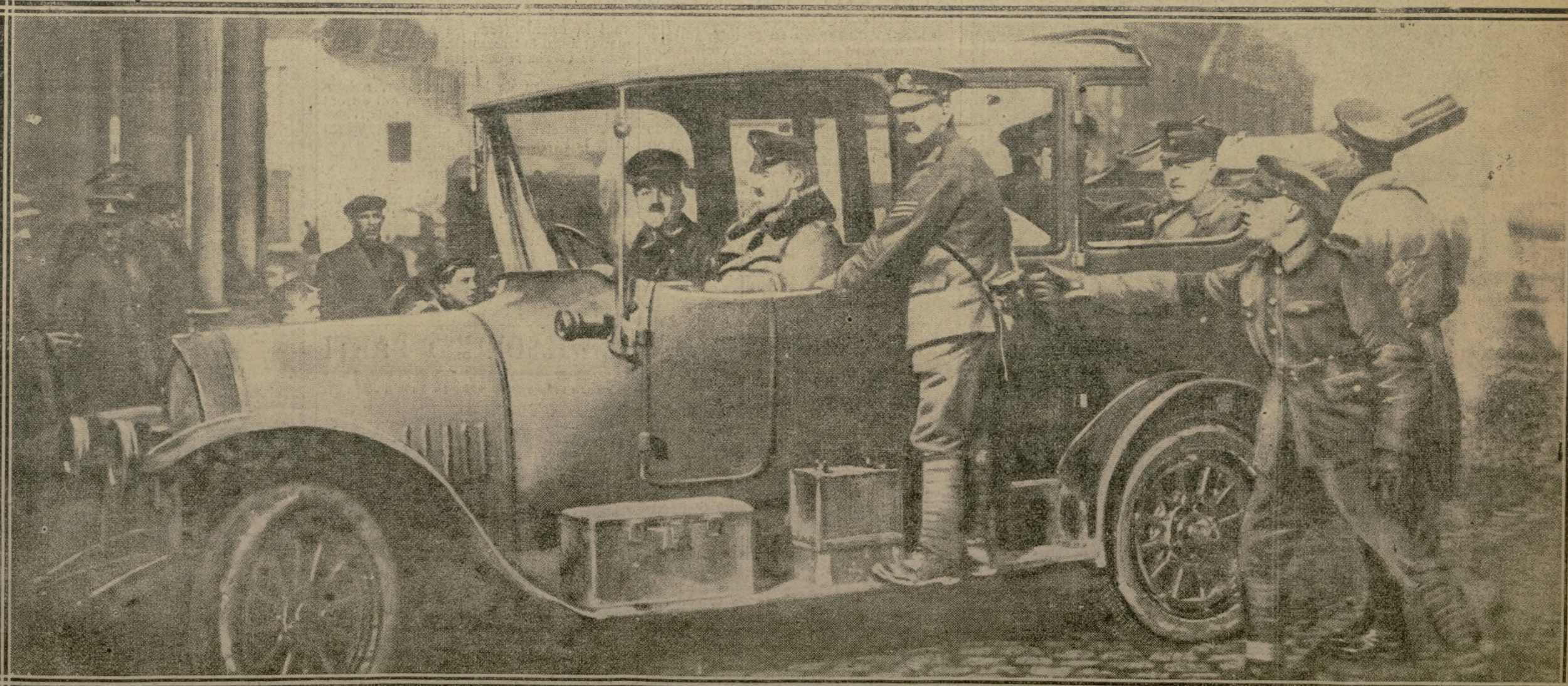


LE « OLD-CARTUSIAN » — BIPLAN HANDLEY-PAGE — PHOTOGRAPHIE AU COURS D'UNE DE SES ÉTAPES EN TERRITOIRE EGYPTIEN

Le biplan « Old Cartusian » parti d'Angleterre à destination des Indes anglaises, fut primitivement aménagé comme avion de bombardement. La photo que voici, prise à son arrivée en Egypte — une des étapes du voyage de 5.800 milles — est la première qui ait été publiée de l'avion géant. Construit par M. Handley-Page, il a 40 mètres d'envergure, et pèse 14 tonnes. Il est pourvu de quatre moteurs, et peut franchir 80 milles à l'heure, avec 9.500 litres d'essence. Bien que l'appareil soit disposé pour porter quatorze passagers, cinq personnes seulement prennent part à ce voyage sans précédent.

SOUS LE DRAPEAU BLANC NOS ENNEMIS VIENNENT APPLIQUER L'ARMISTICE

Le drapeau blanc à l'avant, l'auto des parlementaires allemands arrive dans les lignes canadiennes. Le chef de poste vient de sauter sur le marchepied pour examiner les passeports de la délégation ennemie. La visite de celle-ci a pour but l'exécution de la clause de l'armistice obligeant les armées allemandes en retraite à signaler aux Alliés l'emplacement des dispositifs ou mines à retard agencés dans les territoires évacués. On sait, par les explosions qui se produisirent, notamment dans l'est de la Belgique et près de notre frontière, que cette clause ne fut pas toujours fidèlement remplie.



DES COMMISSAIRES ALLEMANDS ESCORTÉS PAR DES CANADIENS ARRIVENT DANS UNE VILLE OCCUPÉE PAR LES BRITANNIQUES

Ayuntamiento de Madrid

ET MAINTENANT AU TRAVAIL..

LES PROBLÈMES ECONOMIQUES ET SOCIAUX DE LA PAIX

Le grand industriel sir Robert Hadfield pense qu'on peut résoudre facilement

LES PREMIERS LES SECONDS
par l'organisation de notre travail et l'emploi judicieux de nos ressources. en prouvant aux employeurs et employés que leurs intérêts sont solidaires.

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

LONDRES, 1^{er} janvier. — Le grand industriel anglais sir Robert Hadfield est une des personnalités les plus qualifiées pour parler des problèmes économiques et sociaux que va poser la paix. Ses usines de Sheffield occupent une place prépondérante dans le monde métallurgique. On lui doit la découverte du *manganese steel* (acier au manganèse), nouvel alliage dont on se sert pour les casques et les tanks.

Mais sir Robert Hadfield n'est pas seulement un savant à qui l'on doit de nombreuses applications scientifiques. Il est aussi un chef d'entreprise qui a innové dans le domaine social : j'entends par là qu'il s'est préoccupé des revendications ouvrières, auxquelles il a donné pleine satisfaction.

Voici les déclarations qu'il a bien voulu nous faire :

« Les conditions économiques de la paix dépendront de notre propre effort, de l'organisation rationnelle de notre travail, de l'emploi judicieux de nos ressources et non pas seulement de notre victoire militaire. Certes, les clauses du traité que nous imposons à l'ennemi faciliteront de beaucoup le rétablissement de notre indépendance économique. »

Changeons nos méthodes

« Mais elles demeureront inopérantes si nous nous obstinons dans nos anciennes méthodes industrielles et commerciales. C'est sur cet aspect de la question que je voudrais attirer l'attention de mon pays, comme celle de toutes les nations alliées qui ont mené ensemble le bon combat, et qui sont à peu près d'accord sur les garanties qu'il convient de formuler dans le traité de paix. »

« J'ai beaucoup voyagé en Allemagne avant la guerre, et à la veille même des hostilités, je visitais les usines Krupp. J'ai pu ainsi me rendre compte directement des méthodes vraiment remarquables des Allemands, et pénétrer, sans trop d'effort, le secret du développement inouï de leur production et de l'expansion de leur trafic. »

« Quand la guerre fut déclarée, les produits allemands cessèrent de nous parvenir. Notre industrie, comme celle

de nos alliés, fut mise dans l'obligation de se suffire à elle-même. Mais nous manquions de machines et d'outils, puis-que nous les recevions d'Allemagne. Notre situation fut alors extrêmement grave, car il nous fallait créer des usines de guerre et fabriquer des objets de première nécessité pour la population civile. »

« Nos savants, nos industriels, nos ouvriers, pressés par le besoin, travaillèrent avec ardeur, si bien qu'aujourd'hui nous avons recouvré notre entière



SIR ROBERT HADFIELD

indépendance. Le même phénomène s'est produit en France, et l'on peut dire que, sous ce rapport, la guerre nous fut une rude mais salutaire leçon.

L'organisation allemande

« Cependant, même ici et plus encore en Allemagne, il est nombre de gens qui affirment que notre affranchissement économique ne durera point, parce que l'« organisation » allemande finira de nouveau par avoir raison de nous. Cette croyance seule est déjà un grand danger pour toutes les nations alliées, qui, en s'y abandonnant, perdront l'usage de l'ingéniosité et de l'énergie qu'elles ont si merveilleusement manifestées au cours de la guerre. »

« Et, d'abord, qu'est-ce, en réalité, que l'organisation allemande, qui se montre si redoutable ? Il s'agit surtout de per-

sevéance, de patience ; il s'agit aussi d'appliquer les progrès de la science. Ce sont là, certes, des qualités fort méritoires. Mais ces qualités s'acquièrent quand les circonstances s'y prêtent, témoin la besogne que nous avons accomplie à partir de 1914.

Supériorité scientifique des Alliés

« Quant à la supériorité scientifique qu'on se plaît à attribuer à nos ennemis, elle n'existe pas, elle n'a jamais existé. En particulier, dans le domaine qui m'est familier — la science métallurgique — cette supériorité allemande, je l'affirme sans hésiter, avait, comme base initiale, les inventions de l'Angleterre, de la France et de l'Amérique. Après de longues recherches, je me suis assuré que nous n'avions jamais été redevables aux savants allemands d'un seul principe essentiel de la fabrication métallurgique, tandis que nous devions maints progrès à la France. »

« D'autre part, nous possédons, dans notre empire, une abondance incomparable de matières premières de toute sorte dont la guerre nous a enfin appris à apprécier la variété et la valeur. Il ne saurait donc être désormais question de domination allemande sur les industries britanniques, si nous persévérons dans l'habitude acquise de mettre méthodiquement en pratique nos ressources et notre science. »

POUR LA PROSPÉRITÉ DU PAYS

Sur un problème d'un autre ordre, et qui n'est pas moins important, sir Robert Hadfield poursuivit :

« La paix sociale ! Quel homme de bon sens ne la souhaiterait pas, au lendemain du cataclysme qui a bouleversé le monde ? Pour la réaliser, il suffirait qu'employeurs et employés finissent par se rendre compte que leurs intérêts sont solidaires, malgré les apparences contraires. Leur bien-être propre comme la prospérité générale du pays dépendent de leur effort vers un accord qui déve-loppe au plus haut degré la production et améliorera la vie matérielle de l'ouvrier. La guerre fut, sur ce terrain également, une grande éducatrice. »

« Malheureusement, la méfiance subsiste entre employeurs et employés. Il y a là un grave malentendu qui empêche la paix sociale, plus nécessaire que jamais, à l'heure où toutes nos facultés doivent être absorbées par la reconstruction du monde et la réorganisation de la production. Les patrons sont persuadés que leur intérêt est de faire travailler les ouvriers le plus longtemps possible, et de les payer le moins possible. Les ouvriers tiennent, naturellement, — et j'ajouterais à plus juste raison — à travailler le moins longtemps possible et à gagner le plus possible. Là est la source des malentendus, voire des conflits. »

De la théorie à la pratique

« Ce n'est point en théorie que je vous parle. Il y a vingt-quatre ans que j'ai commencé à appliquer, dans mes usines, le système des quarante-huit heures de travail par semaine, c'est-à-dire la fameuse « journée de huit heures », principe essentiel du programme ouvrier, principe demeuré irréalisé dans tous les pays de grande industrie. Si je n'avais pas possédé une complète indépendance financière, je n'aurais sans doute pas pu risquer une telle expérience, car tous mes confrères refusaient de croire à sa réalisation sans que je fusse ruiné. »

« Jetant un regard en arrière, je puis juger aujourd'hui avec satisfaction les résultats obtenus. Tout en gardant le système de quarante-huit heures de travail par semaine, et en payant des salaires élevés, j'ai vu mon entreprise prendre la plus rapide et la plus grande extension. Quand j'ai succédé à mon père, il y a vingt-huit ans, ses usines employaient 500 ouvriers ; aujourd'hui ils sont 15.000. La raison de la réussite du système est bien simple. Les journées de labeur les plus courtes sont les meilleures, les plus productives. Un homme surmené travaille mal, donc produit moins et, quelquefois, sabote sa besogne. Mécontent de son sort, il nourrit de mauvaises pensées ; la qualité et la quantité de la production s'en ressentent. Le sentiment de la justice et l'intérêt bien compris sont ici en complet accord. »

« C'est en m'inspirant du même principe que j'ai institué pour mes ouvriers et employés des vacances payées. Aussi, reviennent-ils au travail pleins de santé et avec un entrain renouvelé. De même, j'ai fait construire, à leur usage, des maisons saines, claires, pourvues d'eau froide et d'eau chaude, au prix de 6 fr. 85 par semaine. J'ai dit pourquoi le bénéfice moral et matériel de ces arrangements n'est pas seulement pour les ouvriers. Aussi, n'ai-je jamais eu à trop redouter l'action des agitateurs du dehors. L'expérience se montrant concluante, je n'imagine pas de raison qui empêcherait la généralisation et d'approcher ainsi, sur un point capital, de la paix sociale. Car, sans celle-ci, la paix internationale que nous allons établir ne serait point aussi sûre ni aussi durable que nous le souhaitons. »

E. HALPERINE-KAMINSKY.

UN GLORIEUX BILAN

LES FORCES NAVALES DE LA FRANCE LORS DE L'ARMISTICE

NOTRE MARINE DE GUERRE COMPRENAIT 1.296 BATIMENTS DE TOUTS RANGS

L'importance de l'effort de notre flotte militaire par rapport à celui des flottes alliées.

Au moment où l'Allemagne demanda l'armistice, la marine militaire française comprenait 1.296 bâtiments de tous rangs, sans compter les transports, les navires en réserve, en armement ou affectés aux écoles. La plus grande partie de cette flotte, 874 unités, était armée pour la guerre sous-marine, savoir :

735 bâtiments destinés à l'escorte des convois, à la patrouille et à la protection de la pêche.

130 chasseurs de sous-marins et 192 dragages de mines.

Le service d'arrondissement des navires de commerce à l'entrée de nos ports était, d'autre part, assuré par 70 bateaux.

Les forces navales constituées par les escadres et par les grands bâtiments en mission se composaient de 117 unités, cuirassés, croiseurs et grands torpilleurs, qui, depuis août 1914, furent presque constamment loin de France.

Enfin 43 sous-marins concouraient aux diverses opérations de guerre.

Par ailleurs, la marine disposait d'une force aérienne de 1.127 unités, dont 870 appareils d'aviation et 257 ballons, dirigeables et captifs.

On aura une idée de l'importance de l'effort de la marine militaire française par rapport à celui de l'ensemble des marines alliées en se rappelant que, d'après les chiffres publiés naguère par la presse britannique, la France avait en Méditerranée 56 0/0 du total des escadres proprement dites, 65 0/0 des patrouilleurs, 38 0/0 des torpilleurs et 30 0/0 des sous-marins.

Dans l'Atlantique et la Manche, secteurs d'action des escadres britannique et américaine, 11 0/0 des patrouilleurs, 6 0/0 des torpilleurs et 17 0/0 des sous-marins étaient encore fournis par la France. Les principales tâches incombant à la marine de guerre ont été :

De préserver nos côtes et nos ports des incursions de l'ennemi ; d'immobiliser dans leurs bases les escadres de ligne austro-allemandes ; de maintenir les communications avec nos colonies et tous les pays d'outre-mer ; d'assurer l'approvisionnement de la France en viandes, en charbon, en acier, etc., et le ravitaillement des armées en hommes et en matériel de guerre ; de pourchasser et couler partout où ils seraient rencontrés les corsaires et les sous-marins ennemis ; d'interdire par le blocus l'usage des mers aux empires centraux.

LE JOUR DE L'AN A L'ÉLYSÉE

Malgré la signature de l'armistice, l'Élysée n'a pas repris ses habitudes du temps de paix. Ainsi les réceptions du 1^{er} janvier n'ont pas eu, hier encore, le caractère de celles d'avant-guerre.

Les membres du gouvernement, ayant à leur tête M. Naïl, garde des Sceaux, vice-président du Conseil, se sont rendus cependant à l'Élysée, à 9 h. 30 du matin, pour présenter leurs vœux au président de la République. Le chef de l'État a reçu ensuite les présidents et les membres des bureaux des deux Chambres.

À 11 heures, M. Poincaré, accompagné des ministres, des secrétaires généraux de la présidence et des officiers de sa maison militaire, s'est rendu au Luxembourg et au Palais-Bourbon, pour rendre aux présidents et aux membres des bureaux des deux Chambres la visite que ceux-ci lui avaient faite.

M. Poincaré à l'hôtel Murat

Le président de la République et Mme Poincaré sont allés, au début de l'après-midi, porter leurs vœux au président des États-Unis et à Mme Wilson, avec lesquels ils ont eu un long et amical entretien.

M. et Mme Wilson sont venus, de leur côté, à l'Élysée, vers 4 heures, rendre visite à M. et Mme Poincaré qui les ont reçus dans l'intimité.

Echange de télégrammes

À l'occasion du Nouvel An, des télégrammes de félicitations ont été échangés entre le président de la République et les souverains d'Angleterre, de Belgique et les chefs d'États alliés.

EN ESPAGNE

MADRID, 1^{er} janvier. — M. Alapetite, recevant la colonie française à l'occasion du nouvel an, a fait ressortir, dans une allocution, la cordialité des relations franco-espagnoles.

Il s'efforcera de les développer, notamment au cours des pourparlers qui auront lieu lors de la conférence de la paix, entre les Alliés et les neutres, et par conséquent entre la France et l'Espagne.

EN ITALIE

ROME, 1^{er} janvier. — À l'occasion du Nouvel An, une réception a eu lieu au palais Farnèse. M. Sauvage, président de la chambre de commerce française, a prononcé un discours exprimant les souhaits de la colonie française.

M. Barrère, ambassadeur de France, répondant à ces souhaits, a prononcé un discours qui a été très applaudi.

M. WILSON EST PARTI HIER SOIR POUR L'ITALIE

Le président Wilson, accompagné de Mme et Mlle Wilson, de l'amiral Grayson, des généraux Leorat et Hartz, a quitté Paris hier soir, à 19 heures, se rendant à Rome.

Le président a été salué sur le quai de départ par le comte Bonin-Longare, ambassadeur d'Italie, le comte Ruspoli et tout le personnel de l'ambassade.

Une superbe gerbe de roses rouges a été remise à Mme Wilson par des membres de la colonie italienne.

À la demande du président, ce départ a gardé un rigoureux caractère d'intimité. Toutefois, la foule, massée en dehors des barrières, a fait une chaleureuse ovation à M. Wilson, qui a répondu par le cri de : « Vive la France ! »

Le président passera par Modane, Turin, Gènes, et arrivera à Rome demain vendredi, dans la matinée.

LA MANIÈRE DE BERLIN

CE QUE LE DIRECTOIRE ENTEND PAR ANNEXIONS MORALES

C'EST RÉUNIR L'AUTRICHE ALLEMANDE À LA RÉPUBLIQUE ALLEMANDE

A Posen, la lutte continue entre Polonais et Prussiens. Il y a déjà plus de 200 tués.

Le nouveau Directoire de Berlin, dont Scheidemann est l'âme, ne perd pas son temps. Bien que sa situation ne soit pas encore à l'abri de toute inquiétude et de tout retour offensif des spartaciens, il s'occupe de réaliser son programme national.

Ce programme contient deux articles principaux : préserver l'Allemagne à l'Est contre les revendications des Polonais de Pologne, et opérer le plus tôt possible la réunion de l'Autriche allemande à l'Allemagne. C'est un point auquel Scheidemann et ses amis tiennent beaucoup. Dès avant la chute de Guillaume II, les majoritaires avaient annoncé que, les pangermanistes ayant échoué à faire des conquêtes par la violence, ils feraient, eux, des « annexions morales ».

La première de ces « annexions morales », c'est celle des provinces allemandes de l'ancien empire d'Autriche, y compris les parties de la Bohême habitées par des



DEUX « GARDES POPULAIRES » DE BERLIN

populations de langue germanique, et que les Tchèques revendiquent au nom de leurs frontières naturelles. Le gouvernement Scheidemann encourage les aspirations des Allemands d'Autriche à se réunir à la République allemande. Une assemblée politique qui s'est tenue à Berlin, dimanche, a adopté un vœu en faveur de la réunion. Edouard Bernstein, récemment rallié aux majoritaires, a vivement soutenu cette idée.

Le Dr Ludo Hartmann, envoyé de la République viennoise à Berlin, déploie, lui aussi, toute son activité en ce sens.

Il importe de se rappeler que M. Pichon, dans ses déclarations de dimanche à la Chambre, a déclaré, avec la plus grande netteté, que le gouvernement français n'admettait pas que l'Allemagne annexât une partie quelconque de l'Autriche, sous quelque prétexte que ce fût.

TROUBLES A POSEN

BALE, 1^{er} janvier. — On mande de Berlin : Le *Berliner Tageblatt* dit que les Polonais occupent toutes les lignes de chemins de fer jusqu'à la frontière de la province de Posen.

Dimanche dernier, un ultimatum a été posé aux régiments allemands cantonnés à Posen. La réponse n'avait pas été donnée à midi, le feu a été ouvert sur les casernes. Les résultats de cette bataille ne sont pas encore connus, mais déjà, dans la ville, il y a plus de deux cents morts.

Le même journal annonce que quarante-neuf soldats d'infanterie et douze dragons ont été surpris et attaqués à Gnesen, qui est entièrement aux mains des Polonais.

ROGER VALBELLE.

L'ANNÉE DE LA PAIX

LES ÉTRENNES DE 1919

Voici des fleurs, des jouets et puis des bibelots. Tous les commerçants se déclarent enchantés de leurs recettes.

MAIS LES CONFISEURS ONT CONNU LEUR PLUS MAUVAIS JOUR DE L'AN

1919 ! Le 1^{er} janvier de la Victoire a été, dans Paris, la journée des jouets et des fleurs. Des fleurs surtout, et elles ne sont pas précisément pour rien. Nous voici dans l'un des magasins dont la firme a une réputation de rare élégance. Nous demandons au directeur le prix d'une des corbeilles qui mettent un printemps paradoxal dans ce suave jardin d'hiver :

— Six cents francs.
 — Et cette gerbe ?
 — Trois cents.

Les roses, les lilas, les orchidées coûtent cher parce que le charbon est rare, la main-d'œuvre restreinte et les arrivages défectueux. La vente n'en est pas moins merveilleuse. On ne se couvre peut-être pas de fleurs, mais on les prodigue, et on se ruine avec allégresse. Ceux qui hésitent à vider leur portefeuille ont dévalisé les marchés aux fleurs de la Madeleine, de la place de la République et du quai célèbre qui borde le Tribunal de commerce et l'Hôtel-Dieu.

Et nous voici dans un des grands paradis du jouet. Après les femmes, les enfants. Notre industrie n'attend plus rien de Nuremberg. Les soldats de plomb sont maintenant français, et les poupées de porcelaine naissent à Limoges, où quelques généraux achèvent de vieillir. Les petites filles en chiffons, les babines et les animaux en peluche, les seuls vraiment incassables, sont toujours à la mode, et l'on aime aussi les jouets solides taillés dans le bois rugueux et peints avec hardiesse. On choisit avec empressement ceux qui sortent des ateliers de mutilés.

Rue Royale, on achète des bibelots : vases, assiettes, tasses et coupes, compris dans les céramiques exécutées par l'atelier du Val-de-Grâce et les blessés de l'atelier Lachenal. Le président de la République, donnant l'exemple, a choisi quelques pièces, qui sont encore exposées. Dans d'autres magasins, les sacs de perles, les pendentifs d'écaïlle, les bracelets d'ivoire, les bagues de bois précieux trouvent des amateurs nombreux.

Tous les commerçants se déclarent enchantés de leur journée, à l'exception des pâtisseries et des confiseurs. Encore les premiers ont-ils obtenu quelque adoucissement au régime de restrictions dont ils souffraient. Leur esprit d'adaptation a fait le reste. Une pâtisserie fameuse a ouvert un rayon de charcuterie fine, et vous avez le choix entre le « filet Godart » à 20 francs les 500 grammes, le « bœuf à la mode », la « noix de veau » à 14 francs la livre, les aspics de foies gras, le jambon Havane, etc. Mais les confiseurs se plaignent d'avoir été complètement sacrifiés. A quelque prix que ce soit, vous ne pouvez obtenir le moindre marron glacé, le plus petit cube de nougat, la moindre crotte de chocolat. Les fruits naturels fourrés : figues, dattes, pruneaux, ont, depuis longtemps, déserté les rayons et les coupes. Finies, les dernières friandises, les châtiments ultimes ! La gourmandise parisienne n'a plus rien à se mettre sous la dent. C'est ici, depuis la guerre, le plus mauvais des jours de l'an ! Les objets qui se garnissaient naguère de bonbons ne contiennent plus que des fleurs stérilisées. C'est peu.

Enfin nous avons vu, rue du Temple, un petit marché à la ferraille — cuisinières, poêles rouillés, appareils d'éclairage, semelles de fer multipliant la durée du cuir — offrir, non sans quelque succès, des étrennes pratiques aux humbles et aux éprouvés.

LE NOUVEAU MINISTRE DE LA GUERRE ALLEMAND



LE MINISTRE MAJORITAIRE NOSKE HARANGUANT LES MATELOTS A KIEL

DU CIEL A LA TERRE

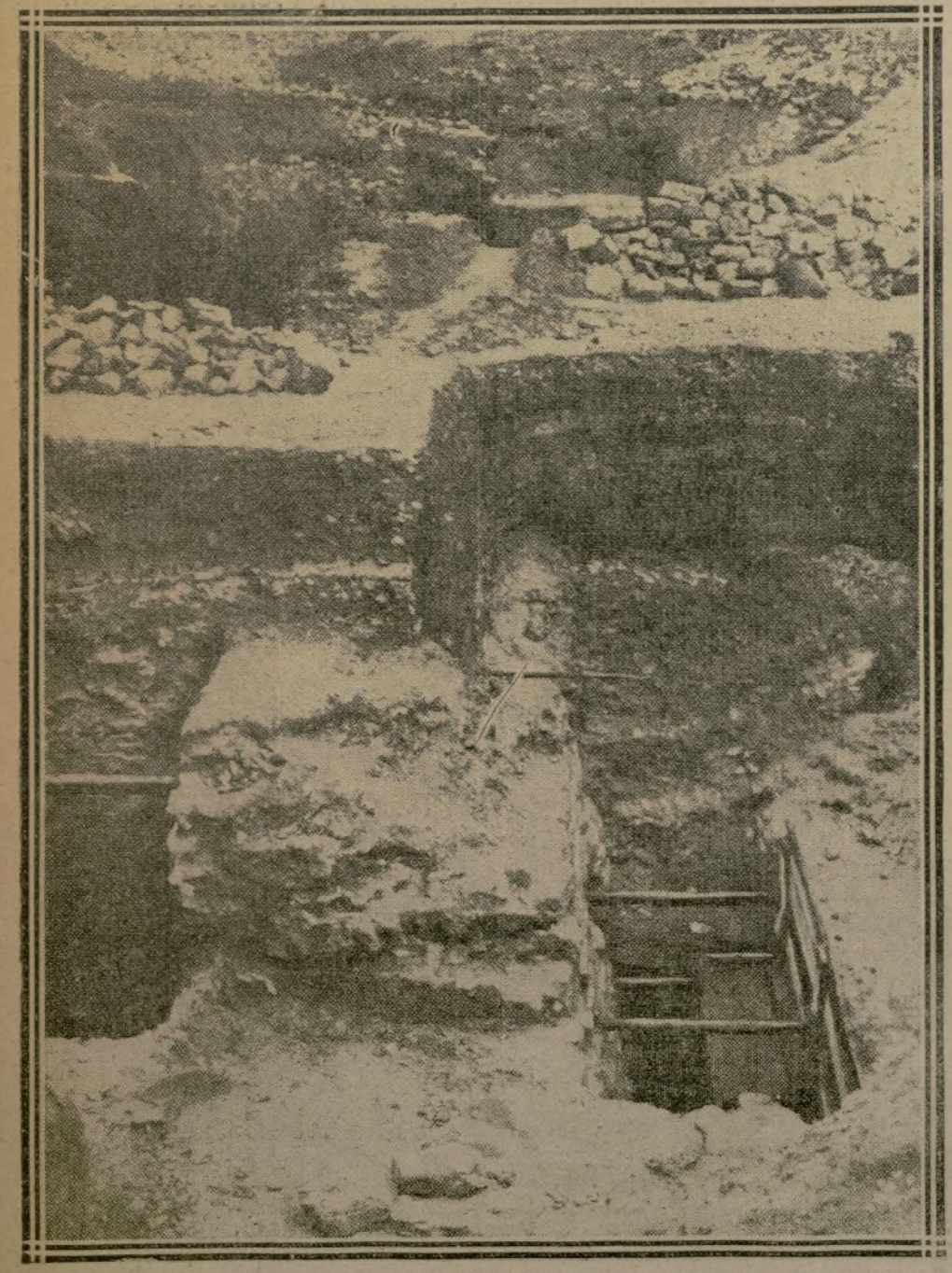
LE PREMIER MUR D'ENCEINTE DE LUTÈCE ?

C'est la guerre, et les Allemands font pleuvoir du ciel torpilles et obus. Ils risquent d'abîmer nos œuvres d'art, et pour leur protection on les couvre de sacs de terre.

A Notre-Dame, on prend la terre dans le petit jardin de l'abbaye ; comme il y a beaucoup de chefs-d'œuvre à protéger, on enlève une bonne couche de terre, et on grossit même un peu de quelques mètres. Mais, bientôt, la pelle des ouvriers se heurte à des pierres. Tout en remplissant des sacs, elle met à nu une vieille muraille.

Depuis l'armistice, les torpilles et obus n'étant plus à craindre, on débarrasse les portails de leurs sacs et on comble les trous.

Cependant la commission du Vieux Paris a été informée de la découverte de ce vieux mur ; elle s'y est intéressée, et, sous sa direction, on fait actuellement de véritables fouilles. On croit être en présence du premier mur d'enceinte de Lutèce. En tout cas, ce serait, comme construction, la plus ancienne que l'on ait découverte à Paris jusqu'à ce jour.



LA DÉCOUVERTE DU MUR DE LUTÈCE AU CHEVET DE NOTRE-DAME

SUR L'ÉDUCATION

PAR LE VICOMTE DE BONDY

— Vous êtes ridicule avec les enfants, me dit-on souvent. Mais on ne me le dit pas méchamment, et puis on a raison, car, si j'aime tant les enfants, je ne sais pas trop moi-même au juste pourquoi.

C'est peut-être par paresse. Quand on n'a pas d'enfants à soi, il est assez pratique de faire son instinct familial en aimant les enfants des autres, parce qu'on ne les voit jamais qu'en agrément. Dès qu'ils sont malades, qu'ils sont sales, qu'ils sont méchants, ils disparaissent. On n'a affaire qu'à de petits êtres en pleine santé et en pleine joie, sans revers de la médaille.

C'est peut-être aussi par vanité. Le désir de plaire est plus facilement exaucé avec les enfants qu'avec les grandes personnes. Les enfants n'ont pas de sens critique — ce n'est pas pour dire que les femmes en aient beaucoup. S'il n'y a un peu la manière pour les apprivoiser, on les apprivoise presque tous sans aucune peine. Et ils sont si confiants, ils se livrent à vous si gentiment...

Mais je crois que je les aime plutôt parce qu'ils ne sont pas terminés. En attendant que vers vingt ans ils se soient accomplis, et, il faut bien le dire, généralement ratés, c'est mon imagination qui les réalise. Et l'imagination ne réalise qu'en beau, même dans la crasse, même dans l'insignifiance. De là le triomphe de l'esquisse, qui plaît tant à notre époque. Ce que l'artiste a pour collaborateur, nous, ce que nous ne lui achevons ses impressions qu'en beau, c'est-à-dire en y ajoutant d'autres impressions qui sont selon la pente de nos désirs.

La réalité qui détermine est trop unique en regard des multiples vérités que l'imagination projette, et que le vulgaire appelle des mensonges. Telle me semble insupportable l'illustration d'un livre moderne avec des personnages qui ne laissent pas la moindre part au rêve. Tel presque tout le théâtre qui n'est pas chanté, ou les héros nous apparaissent en viande. Quelle femme pourrait être véritablement Méliandre, si la musique ne la rendait pas floue ?

Mais quelle merveille alors est cette esquisse de femme, cette quelconque petite fille de douze ans ? Toutes les possibilités sont en elle. Les possibilités, entendez-vous, cette chose admirable, ce livre blanc ; rien n'a encore été fait, tout est possible. Ce qu'on imagine sur une femme peut être faux, contredit par des faits acquis que l'on ignore ; ce qu'on imagine sur un enfant est toujours vrai, puisque cela n'a pas encore été. Page blanche, oui, c'est sur des pages blanches que j'ai vu les plus beaux dessins dont je me souviens. Petite fille indécise, cent avertissements divers divergent d'elle comme les rayons d'une invisible lumière. Vers quel point cardinal va pencher sa grâce ?

Je sais bien que j'ai des déboires. Mais quand je suis sur la grève ou les vagues une à une viennent s'abattre, arrivant depuis la haute mer, monotones et pareilles, j'en choisis une très loin, qui me semble supérieure aux autres, plus forte, une reine entre les vagues, et je la regarde approcher. Elle est à moi ; dans sa belle volute roule ma belle espérance. Et, quand elle s'écroule sur la plage, elle n'est plus ni moins qu'une simple vague. Alors j'en choisis une autre lointaine qui a son tour est belle tant qu'elle est l'avenir, puisque j'ai le bonheur d'être un crédule éternel...

Ayant cette faiblesse que je viens d'avouer d'aimer les enfants, j'ai une tendance à prendre parti pour eux contre leurs parents, à trouver que ceux-ci ne les comprennent pas, les élèvent mal, ce qui doit être souvent injuste, et je suis arrivé à ne plus avoir personnellement la moindre idée sur la manière qui donne le plus de chances de réussir une éducation, le pour et le contre se présentant avec une séduction égale dans la plupart des cas.

EXEMPLES
Il m'a été donné il y a quelque temps, en tramway, d'avoir un aperçu d'une éducation comprise à la manière forte. C'était un soir d'hiver ; j'étais assis. Public quelconque, personnages sans éclat : 1° monsieur habillé à barbe blanche qui lit un journal ; sur les deux sièges vis-à-vis, une dame de condition assez modeste et une petite fille de huit ans, avec un capuchon noir, et qui regardait obstinément contre le carreau. De la buse dans le tramway, un chuchotement endormant de conversations, des méditations.

Tout d'un coup la petite fille prononça cette phrase surprenante :
— Maman, je vais vomir.
Toute méditation, toute lecture furent interrompues sur-le-champ par cette promesse. Chacun releva la tête.

Mais déjà la mère avait eu cette réponse, plus surprenante encore :
— Non, Tu feras cela à la maison.
L'enfant reprit docilement sa position, le nez au carreau, mais, au bout d'un moment, elle fit signe qu'elle n'en pouvait mais, et se dirigea en hâte vers la plate-forme d'au milieu.

La mère était restée bien tranquille à sa place, quand soudain nous la vîmes se précipiter à son tour et ramener la petite fille en l'assommant de taloches.

A une dame qui s'en étonnait, elle daigna expliquer :
— Croyez-vous ! c'est une manie qu'elle a. Elle se penche dehors !
Cet épisode fit le sujet de mes réflexions jusqu'au point terminus. Assurément on ne peut contenter tout le monde et sa mère, et du moment qu'on a la manie de vomir, s'il est dangereux de vomir en se penchant dehors, il est aussi assez dégoûtant de le faire sur la plate-forme au milieu de voyageurs qui, pour se tenir debout, n'en sont pas moins respectables. Je me suis demandé ce que voulait la mère ; probablement ne le savait-elle pas elle-même, et elle s'est tirée de la difficulté par une raclette, ce qui, au fond, était peut-être le meilleur des procédés.

Doit-on répondre aux questions des enfants desirés de s'instruire ?
Un jour de printemps, ce devait être en mai, car Paris était pavé en l'honneur de Jeanne d'Arc, j'ai vu passer devant ma fenêtre une toute petite fille avec une bonne.

DIALOGUE
LA PETITE FILLE. — Pour qui tous ces drapeaux ?
— Pour Jeanne d'Arc.
— Elle va venir ?
— Non.
— Et rien d'autre.
J'étais indigné. Comment, cette pauvre Jeanne, qui posait une si innocente question, ne rien lui répondre, ne pas lui parler de Jeanne d'Arc, un si beau sujet : la jeune fille à che-

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

LE CABINET DE GUERRE IMPÉRIAL EST SUPPRIMÉ EN GRANDE-BRETAGNE

Il s'est réuni le 31 décembre pour la dernière fois. Le nouveau ministère sera constitué selon la tradition constitutionnelle.

Londres, 1^{er} janvier. — Le rédacteur parlementaire du *Daily Telegraph* écrit :
Le premier ministre a présidé hier la dernière réunion du cabinet de guerre impérial, qui a duré trois heures. Nous savons qu'il n'y aura plus de cabinet de guerre. Le nouveau cabinet sera simplement ce qu'il était avant la guerre. Tous les constitutionnalistes seront heureux de la perspective immédiate de restauration de l'ancien système de cabinet. Le premier ministre a décidé, croyons-nous, que le cabinet comprendra dix ou douze membres, et, au moment actuel, on pense que probablement on s'en tiendra au nombre de dix.

La délégation anglaise à la Conférence de la paix

Londres, 1^{er} janvier. — Une déclaration officielle annonce que plusieurs membres de la délégation britannique à la Conférence de la paix partiront samedi de Londres pour Paris.

Indépendamment de M. Lloyd George et de MM. Balfour et Bonar Law, feront partie de la délégation britannique : lord Harcourt, du Foreign Office ; sir William Tyrrell, qui agira en général pour le compte du Foreign Office ; sir Louis Mallet, chargé des affaires turques ; sir Esme Howard, chargé des affaires du nord de l'Europe ; sir Ralph Pugh, chargé des affaires des Balkans ; sir Eyre Crowe, chargé des affaires de l'Europe occidentale.

Il y aura également des délégations du ministère de la Guerre, de l'Aéronautique et du département de l'Aviation.

Le premier ministre et M. Bonar Law ne partiront pas avant le milieu de la semaine prochaine.

M. Balfour est déjà en France.

L'Espagne est interdite aux bolcheviks

Bilbao, 1^{er} janvier. — La police fait subir un interrogatoire à tous les sujets russes appartenant aux équipages des navires étrangers qui débarquent à Bilbao. Ceux d'entre eux qui sont suspects de bolchevisme sont immédiatement arrêtés et réembarqués, avec défense absolue de descendre à terre. Une dizaine d'arrestations ont été opérées dans ces conditions.

Le président Wilson rendra visite au pape

Rome, 1^{er} janvier. — Une note officielle que publie le *Corriere d'Italia* annonce que le président Wilson rendra visite au pape, samedi dans l'après-midi.

Il partira de l'ambassade des États-Unis et sera reçu avec les honneurs souverains ; il fera ensuite une visite au cardinal Gaspari.

Une escadre française dans la Baltique

Copenhague, 1^{er} janvier. — L'escadre française attendue dans la mer Baltique et qui comprend un grand croiseur, un croiseur léger et trois destroyers, est passée au large des côtes orientales du Danemark et continue son voyage vers le sud.

L'Esthonie soutenue par la Finlande

Stockholm, 1^{er} janvier. — On annonce que la Diète d'Esthonie a accepté avec enthousiasme l'aide de la Finlande.

La défense de l'Esthonie est maintenant devenue plus effective depuis que l'armée a reçu des mitrailleuses et de l'artillerie. Au cours d'un raid sur la frontière britannique, le navire bolchevik *Raskolnikof* a été fait prisonnier.

Le ministère italien

Rome, 1^{er} janvier. — La crise ministérielle est terminée. M. Bissolati se retire définitivement, mais son parti continue à donner son appui au gouvernement, au sein duquel M. Berenini reste pour le représenter, pendant qu'un autre socialiste, M. Bonomi, remplace M. Daci aux Travaux publics. Rien ne sera modifié dans la politique de MM. Orlando et Sonnino.

NOUVELLES BRÈVES

— On annonce de Londres que M. Jack Callaghan a offert une bourse de huit mille cinq cents livres sterling pour le match de boxe entre le champion anglais Wells et le champion français Carpentier.

CINQ JOURS DE L'AN DE GUERRE

1^{er} JANVIER 1915 (151^{er} jour de la guerre)
COMMUNIQUE OFFICIEL. — Nous continuons à progresser pied à pied dans Steinhagen.

L'artillerie ennemie a montré dans la matinée du 31 une grande activité, mais, dans l'après-midi, nos batteries ont pris nettement l'avantage.

Nos avions ont bombardé de nuit les gares de Metz et d'Arnville.

1^{er} JANVIER 1917 (883^{er} jour de la guerre)
COMMUNIQUE OFFICIEL. — En Champagne, hier, vers 18 heures, après un violent bombardement par engins de tranchée, les Allemands ont attaqué à deux reprises nos postes avancés à l'ouest d'Auberive. Ces deux tentatives ont complètement échoué sous nos feux de mitrailleuses et nos jets de grenades.

1^{er} JANVIER 1919 (1613^{er} jour de la guerre. — 52^e jour de l'armistice)
M. Georges Clemenceau, président du Conseil, ministre de la Guerre, est parti pour la Vendée, où il va prendre quelques jours d'un repos bien gagné.

LE CONGRES DE LA PAIX DEVRA RÉGLER LE SORT DE LA TURQUIE

L'empire ottoman est aussi incapable de gouverner les populations qui lui sont soumises que de diriger ses affaires.

Londres, 1^{er} janvier. — Le correspondant spécial de l'Agence Reuter après des forces navales britanniques aux Dardanelles télégraphie de Constantinople :
On a fait un grand pas vers la solution du problème gouvernemental en Turquie. Tous les intérêts sont maintenant représentés que les Turcs sont incapables de gouverner les populations soumises à leur autorité. Outre qu'ils ont laissé échapper toutes les chances offertes dans le passé par l'Europe, la meilleure preuve en est l'incertitude qu'ils montrent à l'heure présente : ils ne font rien pour eux.

Le gouvernement de Tewfik pacha est faible, mais enfin c'est le gouvernement établi pour traiter avec les Alliés après l'armistice ; la Chambre, qui devrait s'en rendre compte et lui donner quelque appui, ne fait que le critiquer et l'entraver. Il est vrai qu'elle est composée en majeure partie de créatures d'Enver et de Talat.

Le comité Union et Progrès est aussi fort que jamais. Son nom n'est pas mentionné, mais son organisation est presque intacte : il dispose de beaucoup d'argent, et son influence est supérieure à celle de tous les cabinets parce qu'il les détruit ou les fait.

Puisieurs projets ont été proposés : le premier serait d'établir un contrôle international auquel concourraient les diverses puissances alliées, mais ce contrôle serait fondementalement cette faiblesse, d'autre prévoit un contrôle anglo-français ; mais, véritablement, ce contrôle se heurterait aux mêmes difficultés. Parmi les propositions de source turque, celle qui est faite le plus souvent, c'est que la Grande-Bretagne se charge de Constantinople et de la Turquie et en fasse à peu près ce qu'elle a fait de l'Égypte.

Toutefois, quoi qu'on pense de ce projet, rien ne sera réglé à Constantinople. C'est là une des questions que la Conférence de la paix aura à trancher.

Les troupes alliées à Constantinople

Londres, 1^{er} janvier. — L'Agence Reuter apprend qu'un bataillon de troupes françaises a été détaché pour occuper Stamboul, le quartier turc de Constantinople.

Un bataillon britannique tiendra garnison à Pétra, dans la partie européenne de la ville, et on s'attend à ce qu'un détachement italien occupe une autre partie de la ville.

LE GÉNÉRAL ALBY chef d'état-major général

Le général de division Alby, major général de l'armée, faisant fonctions de chef d'état-major général de l'armée, est nommé chef d'état-major général de l'armée au ministère de la Guerre, en remplacement du maréchal Foch, appelé à un autre emploi.

Le général de division Pont, commandant le 4^e corps d'armée, est nommé major général de l'armée au ministère de la Guerre, en remplacement du général de division Alby.

Le général Pont conserve le rang de général commandant un corps d'armée.



GÉNÉRAL ALBY GÉNÉRAL PONT

ministère de la Guerre, en remplacement du maréchal Foch, appelé à un autre emploi.

Le général de division Pont, commandant le 4^e corps d'armée, est nommé major général de l'armée au ministère de la Guerre, en remplacement du général de division Alby.

Le général Pont conserve le rang de général commandant un corps d'armée.

Le général Pont conserve le rang de général commandant un corps d'armée.

Le général Pont conserve le rang de général commandant un corps d'armée.

Le général Pont conserve le rang de général commandant un corps d'armée.

Le général Pont conserve le rang de général commandant un corps d'armée.

Le général Pont conserve le rang de général commandant un corps d'armée.

Le général Pont conserve le rang de général commandant un corps d'armée.

Le général Pont conserve le rang de général commandant un corps d'armée.

Le général Pont conserve le rang de général commandant un corps d'armée.

Le général Pont conserve le rang de général commandant un corps d'armée.

Le général Pont conserve le rang de général commandant un corps d'armée.

Le général Pont conserve le rang de général commandant un corps d'armée.

Le général Pont conserve le rang de général commandant un corps d'armée.

Le général Pont conserve le rang de général commandant un corps d'armée.

Le général Pont conserve le rang de général commandant un corps d'armée.

QUATRE SOUS-MARINS LIVRÉS PAR L'ENNEMI SONT ARRIVÉS À BREST

Leur entrée dans notre port de guerre a été l'occasion d'une importante cérémonie présidée par le préfet maritime.

Brest, 1^{er} janvier. — Les sous-marins allemands U-108, U-113, U-139, U-163 sont arrivés à Brest. Leur entrée dans les bassins a été l'occasion d'une imposante cérémonie que présidait le vice-amiral Moreau, préfet maritime, entouré de toutes les autorités civiles, militaires et maritimes.

Les familles des marins tués à l'ennemi pendant la guerre avaient été convoquées à la cérémonie.

Les sous-marins allemands, battant pavillon allemand surmonté du drapeau français, ont défilé entre deux lignes de sous-marins français, pendant qu'une musique jouait la *Marseillaise*.

Le résident général est arrivé à Tunis

Tunis, 1^{er} janvier. — M. Flandin, résident général de France en Tunisie, a fait son entrée officielle à Tunis hier à 14 heures.

Les troupes de la garnison et de la garde beylicale rendaient les honneurs. Le général Alix et le vice-amiral Darrieus ont salué le résident à sa descente du train. Dans le salon d'honneur, M. Noble, délégué à la résidence, lui a présenté la municipalité.

M. Flandin est allé déposer une gerbe de fleurs au pied de la statue de Jules Ferry. Il s'est rendu ensuite à la Maison de France, où il a reçu le corps consulaire et les principaux fonctionnaires de l'administration et des divers services.

Après les réceptions, le résident général a rendu un certain nombre de visites. La foule a fait à M. Flandin un accueil respectueusement sympathique.

LE JOUR DE L'AN A LA SANTÉ

M. Caillaux, qui, au quartier politique de la prison de la Santé, occupe la cellule n° 6, a reçu, dans l'après-midi du 31 décembre, la visite d'un sénateur de ses amis, lequel lui apportait ses meilleurs vœux. Mmes Caillaux et Loustalot arrivèrent un peu plus tard avec de superbes gerbes de fleurs, dont les cellules se trouvent tout embaumées. Si M. Comby ne reçoit pas de bouquet, c'est qu'il estime une telle dépense inutile.

La table du réfectoire des détenus politiques est ornée de deux pots de fleurs. Décoration superflue, car tous les inculpés prennent leurs repas dans leurs cellules respectives. MM. Caillaux, Charles Humbert, Loustalot et Pierre Lenoir se fournissent chez un restaurateur de la place Saint-Michel Rien d'excessif ni d'extraordinaire n'a distingué leurs menus à l'occasion du 1^{er} janvier. Néanmoins, pour le déjeuner, les paniers emportés à la Santé : une douzaine de mandarines, du poulet au cresson, des mandarines... et de petits bouquets de violettes de Parme. M. Charles Humbert fit une distribution de cigares aux gardiens qui l'approchent.

Le sénateur de la Meuse eut, dans l'après-midi, la visite de sa fille, qui, avec ses vœux, lui apportait deux grosses gerbes de fleurs.

Mme Lenoir arriva peu après pour embrasser son fils et lui exprimer son espoir que l'année nouvelle verrait sa libération. Tremblante et extrêmement émue, Mme Lenoir a vivement impressionné non seulement son fils, mais le gardien de celui-ci.

A cinq heures, les réceptions étaient terminées, et M. Caillaux paraissait radieux. Le matin, il avait reçu cinq lettres. M. Charles Humbert en avait trois, M. Comby trois, et M. Loustalot une. C'est à peu près la moyenne du courrier quotidien.

LES RÉSULTATS SPORTIFS

FOOTBALL-ASSOCIATION
Les Anglais ont gagné. — Par 4 buts à 1 les artilleurs anglais ont battu l'équipe parisienne de l'Union, sur le terrain de la Légion Saint-Michel.

FOOTBALL-RUGBY
Français contre Gallois. — Au Parc des Princes, l'équipe française a triomphé de l'équipe du pays de Galles par 13 points à 6.

LAWN-TENNIS
Le Tournoi de Noël — Doubles (finale) : Dupuytren et Laitien-Guillemet-Cornet par 7-5 et 6-4. — J. L. G.

UNE AVENTURE NOUVELLE DE SHERLOCK HOLMES

LA VALLÉE DE LA PEUR

Roman inédit

par

CONAN DOYLE

PREMIÈRE PARTIE

LE DRAME DE BIRLSTONE

III

La maison, inhabitée depuis plusieurs années, menaçait de tomber dans un délabrement pittoresque quand les Douglas en prirent possession. La famille ne comprenait que deux personnes : Douglas et sa femme. Douglas était un homme également remarquable au moral et au physique. Avec ses cinquante ans, les traits rudes, la moustache grisonnante, les yeux d'un bleu gris très particulier, on sentait, dans tous ses membres nerveux et vigoureux, l'énergie et la souplesse intactes de la jeunesse. Cordial et gai vis-à-vis de tout le monde, il donnait pourtant quelquefois, par une certaine brusquerie de manières, l'impression d'avoir vécu dans un milieu moins relevé que la société du Sussex, et il ne laissait pas d'inspirer à ses voisins plus cultivés une curiosité mêlée de réserve. En revanche, il ne tarda pas d'acquiescer une grande popularité parmi les gens du village. Il souscrivait magnifiquement à leurs œuvres, il assistait à leurs concerts-funeries, à leurs fêtes, et, doué d'une belle voix de ténor, il se montrait, en toute occurrence, empressé à les obliger en leur prêtant le concours de son chant. Il semblait avoir une grosse fortune, car, disait-on, dans les minutes d'or de Californie ; et il ressortait de ses propos, comme de ceux de sa femme, qu'il avait passé une partie de sa vie en Amérique. La bonne impression produite par ses générosités et par ses façons démocratiques était accrue par une réputation d'absolue indifférence au danger. Très mauvais cavalier, il n'était pas moins de tous les rendez-vous de chasse et faisait des turluttes inouïes sur un volant à toute allure, sans avoir raison de sa bête. Lors d'un incendie chez le vicar, il se fit remarquer par l'impétuosité avec laquelle il entra plusieurs fois de suite dans la maison pour sauver le mobilier après que les pompiers eurent déclaré la chose impossible. Des traits de ce genre avaient fini par lui valoir, en cinq ans, une espèce de célébrité à Birlstone.

Sa femme ne rencontrait pas une moindre sympathie chez ceux qui l'approchaient. Il est vrai que nos usages s'appliquaient à peu le nombre de ses connaissances ; étrangère au pays et venue s'y établir sans lettres d'introduction, elle ne recevait guère de visites. Elle s'accommodait de la retraite, sans doute par disposition naturelle ; le soin de son mari, de sa maison, semblait l'absorber totalement. On savait qu'elle était Anglaise, qu'elle avait rencontré Douglas à Londres, et qu'à cette époque il était veuf. Belle, grande, brune, élancée, elle pouvait avoir quelque vingt ans de moins que lui, mais cette disparité n'avait pas l'air de contrarier beaucoup l'harmonie du ménage. Pourtant, ceux qui les voyaient un peu s'avisèrent parfois qu'il ne régnait pas entre eux une confiance absolue ; car l'extrême discrétion de la femme en ce qui concernait le passé du mari montrait que vraisemblablement elle en était mal informée. Quelques observations avaient en outre surpris certains signes de nervosité chez Mme Douglas : elle manifestait la plus vive inquiétude dès que son mari absent tardait à revenir. Dans le calme de ces coins de campagne où l'on accueille avec empressement la moindre rumeur, cette faiblesse de la dame du manoir ne manquait pas de provoquer les commentaires, et le souvenir s'en amplifiait dans la mémoire des gens quand les événements lui donnaient un sens particulier.

Il y avait, sous le toit des Douglas, un troisième personnage. Celui-là n'y faisait, à la vérité, que des séjours intermittents, mais il s'y trouvait au moment du drame, et son nom courut bientôt dans le public. C'était Cecil James Barker, de Hales Lodge, Hampstead. La grande rue de Birlstone regardait souvent par sa longue silhouette dégingandée, il ne pouvait moins faire qu'attirer l'attention. Il était, au su de chacun, le seul ami du temps passé que Douglas eût introduit dans sa nouvelle existence. Tout, en lui, accusait indéniablement son origine anglaise ; mais ses propos mêmes démontraient qu'il avait connu Douglas en Amérique et vécu dans son intimité, sous le ciel bleu d'un homme très riche, et on le disait éblouissant. Plus jeune que Douglas, il n'avait

certainement pas dépassé quarante-cinq ans. Grand, droit, largement bâti, le visage glabre d'un champion de lutte, il possédait, sous d'épaisses touffes de cheveux noirs, deux yeux impérieux qui, sans l'aide de ses fortes mains, eussent suffi à écarteler devant lui une foule hostile. Il ne chassait ni ne montait à cheval ; mais il était des journaux entières, la pipe à la bouche, autour du vieux village ; ou bien, en compagnie de son hôte quand Douglas était là, et de son hôte quand celui-ci était absent, il parcourait en voiture la belle campagne environnante. « Un brave monsieur, sans façon, et qui a la main ouverte », disait de lui Ames, le maître d'hôtel. Cordial et familier avec Douglas, il ne témoignait pas une moindre amitié à sa femme ; ce qui provoquait des accès d'humeur chez le mari, jusqu'au point que les domestiques y prenaient garde. En dehors de lui qui partageait la vie de la famille quand survint la catastrophe, le manoir abritait un nombreux personnel. Il suffira de citer ici l'imposant, l'excellent, le respectable Ames, et Mme Allen, une alerte et joyeuse personne qui aidait Mme Douglas dans le gouvernement de la maison. Les six autres serviteurs ne se souvenaient en rien mêlés aux événements de la nuit du 6 janvier.

Il était onze heures quarante-cinq quand M. Cecil Barker arriva, tout courant, et très ému, devant le petit poste de police qui commandait le sergent Wilson, des constables du Sussex, et tira furieusement la sonnette. Il arrivait au manoir quelque chose de terrible : M. John Douglas venait d'être assassiné. Barker jeta d'un trait la nouvelle, et se précipita dans l'entrée, suivi à bref intervalle par le sergent, qui ne prit que le temps d'aviser les autorités du comté et arriva un peu après minuit sur le lieu du crime.

En se présentant au manoir, le sergent trouva le pont-levis baissé, les fenêtres éclairées, toute la maison dans l'agitation et le trouble. Les domestiques, blêmes, se pressaient dans le hall ; le maître d'hôtel, épouvanté, se tordait les mains à l'entrée. Cecil Barker dominait son émotion. Il ouvrit la première porte, et montra le chemin au sergent. Sur ces entrefaites, arriva le docteur Wood, praticien actif et expérimenté, qui était le médecin du village. Les trois hommes pénétrèrent de compagnie dans la chambre fatale. Le malheureux maître d'hôtel, venant derrière eux, s'empessa de pousser la porte, afin de cacher aux femmes de chambre le tragique spectacle qui s'offrait.

Le mort gisait tout de son long, sur le dos, au centre de la pièce, simplement vêtu d'une robe de chambre passée sur sa chemise de nuit, les pieds nus dans ses chaussons de tapisserie. Le docteur s'agenouilla près du corps, en s'éclairant d'une petite lampe prise sur la table ; un coup d'œil lui suffit pour reconnaître que tous les efforts de son art seraient vains. Douglas portait d'atroces blessures. En travers de sa poitrine était posée une arme curieuse, un fusil de chasse dont on avait scié le double canon à un pied des gâchettes. Il était clair qu'on avait tiré sur Douglas à bout portant, et que toute la charge l'avait frappé en plein visage, faisant, pour ainsi dire, voler la tête en éclats. Les deux gâchettes avaient été relâchées par un fil de fer, de façon à rendre les deux décharges simultanées et plus meurtrières.

Alonau Doyle.
(A suivre.)

Traduit de l'anglais par LOUIS LABAT.

EXCELSIOR

paraît sur le format

des grands journaux parisiens

TOUS LES JOURS 4 ET 6 PAGES

15 Centimes

LES ÉTUDES CHEZ SOI

L'enseignement par correspondance de

L'École Universelle

permet de faire, chez soi, dans le minimum de temps et avec le minimum de frais, les études suivantes :

Études secondaires complètes. — Études primaires et primaires supérieures. — Préparation aux licences de lettres, sciences, droit. — Préparation à toutes les grandes écoles.

— Préparation aux emplois administratifs, etc., etc...

Aucun autre établissement d'enseignement ne peut faire état d'autant de succès que

L'École Universelle

dont les élèves ont été reçus par milliers aux examens et concours publics.

L'École Universelle

10, rue Chardin, Paris (16^e), adresse gratuitement, sur simple demande, sa brochure explicative n° 19.

POITRINE IMPECCABLE

OPULENTE, FERME, HARMONIEUSE

Acquiesce ou récupère rapidement et abondamment, chez la femme et la jeune fille, par l'EUTHÉLINE, le corps robuste, absolument indéfectible, par

LES COURS

La date du mariage de la princesse Patricia de Connaught avec le commandant Hon. Alexandre Ramsay n'est pas encore fixée. La cérémonie aura lieu, selon toutes probabilités, dans le courant du mois. La princesse est, en ce moment, avec le duc de Connaught, son père, à Baghot; le commandant Ramsay n'y est attendu que dans quelques jours.

CORPS DIPLOMATIQUE

Le croiseur auxiliaire russe *Yproslavna*, transportant M. Noulens, ambassadeur de France à Petrograd, est arrivé à Lerwick (îles Shetland), après une traversée que n'a marquée aucun incident.

NAISSANCES

Lady Churston, femme du lieutenant-colonel lord Churston, a donné le jour à une fille, à Londres.

FIANÇAILLES

On annonce les fiançailles du lieutenant André de Montalivet, du 66^e d'artillerie, décoré de la croix de guerre, fils du comte Charles de Montalivet, et de la comtesse, née Duvergier de Hauranne, avec Mlle Odette de Rochambeau, fille du marquis de Rochambeau, décédé, et de la marquise, née Auvaury.

MARIAGES

Nous apprenons le mariage de Mme Zins Weillson avec le lieutenant Paul Verdier, de San Francisco. La cérémonie, en raison d'un deuil récent, a été célébrée dans la plus stricte intimité.

DEUILS

En l'église de la Miséricorde on eu lieu, avant-hier, les obsèques de Mme Maurice Delahaye, née Herbaud.

Le deuil était conduit par : MM. Maurice Delahaye, agent de change près la Bourse de Paris, mari de la défunte; Etienne Delahaye, sous-lieutenant d'artillerie d'assaut, en l'absence de ses autres fils, retenus aux armées; le docteur Tuffier, chirurgien des hôpitaux, et M. Roger Lefebvre, ses beaux-frères.

Nous apprenons la mort :

Du général de division Coste, grand-officier de la Légion d'honneur, décédé à quatre-vingt-huit ans.

De M. Krammer, député et maire de Saverne au moment de la fameuse affaire Forstner. Devenu suspect par sa conduite étonnante et loyale, il ne fut pas maintenu dans ses fonctions. Les autorités françaises le renommèrent d'urgence à la mairie de Saverne.

De M. Emmanuel Gais, chevalier de la Légion d'honneur et président de la Chambre de commerce française de Barcelone, qui a succombé en cette ville.

De Mme de Cotolendi de Beauregard, née Christian de Ravaran, décédée à Orléans.

BIENFAISANCE

Aujourd'hui jeudi, 2 janvier, le comité de l'Exposition des artistes peintres et sculpteurs polonais au profit des mutilés de l'armée polonaise en France, hôtel du comte Nicolas Potocki, 27, avenue de Friedland, organise, de 2 heures à 6 heures, un grand gala, création du peintre polonais Kerguer, pour les enfants alliés. Entrée : 1 franc.

LA REINE DES CREMES

Elle est la crème des Reines de la Beauté. Elle est en vente dans toutes les bonnes Maisons : grands magasins, coiffeurs, parfumeurs.

UN CONSEIL

Essayez « LA FRIGORISER », supprime les œufs dans les entremets, crèmes, gelées, etc. Echantillon gratuit sur demande avec recettes, 167, boulevard Saint-Germain, Paris.

LES PLUS JOLIES FOURRURES

Les plus durables, les moins chères, se trouvent à la Manufacture de Fourrures, 127, Bd Sébastopol, Paris. Catal. éco. Ouv. dim.

LA DOCUMENTATION SUR LA GUERRE

LA PLUS COMPLÈTE ET LA PLUS EXACTE

avec TOUS LES NUMÉROS SPÉCIAUX

parus pendant les hostilités

est fournie par la collection d'EXCELSIOR

depuis août 1914. — Quelques-uns peuvent

encore être livrés. — Demander conditions

spéciales à nos bureaux.

CONSTIPATION

Le plus doux, agréable et efficace des laxatifs.

Comprimés DOZIERES, la boîte 2 fr. 20, imp. comp.

Les exiger sous ce nom : Doziers, 21, rue de Valenciennes, Paris.

Plaies, Brûlures

GOMENOL

ONGUENT-GOMENOL ou (Le tube 4 francs)

OILEO-GOMENOL à 25 % (tube compris)

Dans toutes les bonnes pharmacies, — Rougemont et

dépositaires, 17, rue d'Amboise-Thomas, Paris.

Femmes

qui souffrez

de Maladies intérieures, Métrite, Fibrome,

Névralgies, Ovarite, Tumeurs, etc.,

REPRENEZ COURAGE

car il existe un remède incomparable qui a

sauvé des milliers de malheureuses condamnées

à un martyre perpétuel, un remède

simple et facile, qui vous guérira sûrement,

sans poisons ni opérations, c'est la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

FEMMES QUI SOUFFREZ, auriez-vous essayé

vous n'avez pas le droit de désespérer. Vous

devez, sans plus tarder,

faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY

c'est le salut de la Femme

FEMMES QUI SOUFFREZ

de règles irrégulières,

complications de douleurs

dans le ventre et les reins,

Migraines, de Maux

d'estomac, de Constipation,

Vertiges, Étourdissements, Varioles,

Hémorroïdes, etc.,

Vous qui craignez la Congestion,

les chaleurs, Vapeurs, Étourdissements et tous

les accidents du RETOUR D'ÂGE, employez

la JOUVENCE de l'Abbé SOURY, qui vous guérira

sûrement.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve

dans toutes les Pharmacies : le flacon, 5 fr.;

franco gare, 5 fr. 60; les quatre flacons, 20 fr.

franco contre mandat-poste adressé à la

Pharmacie MAG. DUMONTIER, à Rouen.

(Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.)

Bien exiger la véritable

JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY

avec la signature MAG. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratuits) 201

VOUS souvenez-vous des beaux projets que nous fîmes, au temps de la guerre, pour « reconstruire » nos villes et nos villages détruits ? Ils devaient naître plus beaux qu'auparavant, aussi pittoresques, avec l'hygiène en plus.

J'espère qu'il en sera ainsi un jour. Mais, en attendant la réalisation de ces plans généraux, les habitants des régions dévastées réclament seulement du carton bitumé pour couvrir les toitures des quelques maisons qui tiennent encore debout. Ils voudraient encore... oh ! mon Dieu, des choses bien simples : du pain et du charbon ; et il se trouve qu'on n'arrive même pas à satisfaire ce légitime désir.

On s'aperçoit ainsi qu'avant de reconstruire les villages il faut reconstruire les chemins de fer, qu'avant d'ériger de nouvelles demeures, aussi belles ou plus belles que les anciennes, il faut faire du provisoire, permettre aux gens de vivre, n'importe comment, où ils avaient vécu. Notre imagination avait mis la charrie avant les boeufs.

De même, jadis, à Saigon, les fondateurs se dirent : « Nous allons faire une ville magnifique ! » Donc, ils commencèrent par ériger un somptueux théâtre et une majestueuse cathédrale... Après quoi, l'on constata que les fidèles de cette cathédrale et les clients de ce théâtre mouraient comme des mouches, parce qu'on avait oublié d'installer un système d'égouts et d'adduction d'eau potable. Cette manière de penser à l'agréable avant l'utile est un défaut français. Nous ferions bien de nous en corriger.

Pierre MILLE.

Eminentes étrennes

Pendant qu'on distribue des étrennes, continuez à juger exquise par les uns — ceux qui en reçoivent plus qu'ils n'en donnent — et absurde par les autres — ceux qui en donnent plus qu'ils n'en reçoivent, — contents une anecdote à ce sujet :

Le cardinal Dubois avait un intendant dont les frimories lui étaient connues. Il n'apportait guère plus de profit dans la gestion des affaires de Son Eminence que Son Eminence dans les affaires de l'Etat.

Au jour de l'an, ce fidèle serviteur ne manquait jamais de saluer Monseigneur, au lieu de lui donner des étrennes, comme à ses autres domestiques, lui disait :

— Quant à vous, je vous donne ce que vous m'avez volé.

Et l'intendant faisait une profonde révérence et se retirait.

La rime et la raison

Il y a, paraît-il, deux versions de l'épithaphe en vers que donna hier le Veilleur.

D'après un de nos lecteurs, ce n'est pas :

Ci-gît, dessous le marbre blanc,

Le plus vaillant homme de Rennes,

Qui trépassa le jour de l'an

De peur de donner des étrennes.

Mais c'est :

Ci-gît, sous ce marbre blanc,

Le plus vaillant homme de Rennes,

Qui, pour ne pas donner d'étrennes

Mourut exprès le jour de l'an.

On peut choisir.

Homère et le café

Il est une liqueur au goût très cher,

Qui manquait à Virgile et qu'on trouvait

Le café, qui manquait à Virgile quand il

se demandait les vers de l'Enéide, manque,

maintenant, à beaucoup d'entre nous. Pour

obtenir, à prix d'or, une pincée de la précieuse

poudre amère, les ménagères font la queue dans la boue, sous la pluie... C'est

que le café, comme le pain et le sel, est devenu

une nécessité sociale. De la duchesse à la

maréchale des Halles, tout le monde savoure son

« petit noir » le matin.

Sans lui, on s'éveille mal ; l'âme réintègre

peinément son corps... On reprend sans

joie la tâche quotidienne... Fessant les dieux

et nos gouvernants que nous ne manquons

plus de la savoureuse graine !

Au fait, Virgile manquait-il de café ? En

d'autres termes, malgré la commune opinion,

les Grecs et les Romains ignoraient-ils le

café ? Pietro della Valle assure que le

fameux Népenthé que reçut la belle

Helène d'une dame égyptienne, et qu'Homère

vante comme propre à calmer l'esprit

dans l'état de la plus violente colère, de l'affliction

et du malheur, n'était autre

chose que le café.

Au reste, le Veilleur a sous les yeux le traité *De Nostris Inventis*, imprimé à Leipzig en 1702. Il y lit : que le café est clairement désigné parmi les présents que fit Abigaïl à David, afin de l'épouser (*Livre des Rois, chapitre XXV, verset 18*).

Le Veilleur ne prend pas cette curieuse

interprétation sous son bonnet !

Le polygame international

Depuis la guerre, les cas de bigamie, en Angleterre surtout, se sont multipliés. Toutefois, il ne s'est certainement trouvé aucun soldat qui put se dire le rival de Jacques Nottier, un brave grognard des armées de Napoléon. A vingt-cinq ans, il fut traduit devant le tribunal criminel de la Seine, pour avoir épousé trois femmes en trois mois.

Nottier avoua qu'il avait l'habitude de prendre une nouvelle femme partout où il s'arrêtait. Autant qu'il pouvait s'en souvenir, il avait épousé quatorze Françaises, une Italienne, deux Hollandaises, une Espagnole...

Petits salaires

Dans un récent numéro d'Excelsior, M. Albert Carré signalait l'influence du personnel enseignant sur l'expansion de la langue française en Alsace-Lorraine. Son article nous a valu la lettre suivante, non moins judicieuse :

« M. A. Carré a-t-il songé aux conditions économiques que le gouvernement réserve à ces utiles collaborateurs ? Il faut avouer qu'elles ne sont guère de nature à susciter ou à soutenir les bonnes volontés. C'est ainsi que, méritant documenté et expérimenté pour son compte personnel auprès de l'administration sur le terrain qui serait alloué aux professeurs de l'enseignement secondaire en Alsace-Lorraine, j'ai appris

avec stupeur que la solde de début était, comme avant la guerre, fixée pour ma catégorie à 2.900 francs par an, en mettant les choses au mieux, à 3.200 francs par an ! Et cependant, je suis titulaire de deux licences et possède l'allemand presque à l'égal de ma langue maternelle. Avec cela, j'ai plus de dix années de pratique dans l'enseignement à l'étranger, on avant la mobilisation, je gagnais largement le triple de ce que l'on m'offre généreusement aujourd'hui dans mon pays. Aussi n'est-il pas surprenant que nombre de mes anciens collègues pensent déjà, soit à aller porter de nouveau leur activité au delà des frontières, soit à quitter l'enseignement pour une autre branche où ils seront sûrs de pouvoir au moins vivre humainement... »

Sympathies norvégiennes

Par l'intermédiaire du ministre de Norvège à Paris, M. de Wedel-Jarlsberg, la Société forestière de Norvège propose de planter cent cents hectares de terre française avec du sapin de son pays, pour réparer les dévastations des forêts françaises causées par les nouveaux Huns.

De l'utilité des richesses

La nouvelle république de Brunswick, ayant confisqué la fortune de l'ex-duc, gené du kaiser, doit se trouver à la tête d'un budget florissant. Les « possessions » du prince, en effet, se montaient, sous l'ancien régime, au chiffre coquet de 50.000.000 de francs, dont la totalité est actuellement aux mains d'un tailleur, chef suprême de ce gouvernement d'opéra-comique. Si les espérances peuvent consoler le fils du duc de Cumberland, il doit regarder vers l'avenir, car il est héritier présomptif d'une fortune de 25.000.000 de marks.

Quant au prince de Thurn et Taxis, tenu

pour le plus riche des Tautons, après l'empereur tauton, il a fait un plongeon dans l'inconnu. Les revenus de ce disparu étaient estimés à 20.000.000 de francs. Quelques fortunes de ce genre seront fort utiles au gouvernement allemand pour le paiement de la note que lui présenteront les Alliés.

Précisions

Nouveaux détails, nouvelles précisions sur la romance Alsace-Lorraine et sur Ben-Tayoux, son auteur. C'est à un de nos excellents lecteurs que nous les devons. « Cette romance », nous écrit-il, « a été créée à l'opéra, en décembre 1870, par mon père, le fort ténor Morère, le créateur de Don Carlos, de Verdi, Ben-Tayoux, grand ami de mon père, l'avait composée pour qu'il la chantât, à la Porte-Saint-Martin, à une soirée patriotique. A ce moment, cette romance n'était qu'écrite à la main... »

LE PONT DES ARTS

La Grande Revue publie un très intéressant article de M. Frédéric Whyte, sur les deux présidents : MM. Woodrow Wilson et Raymond Poincaré. Il paraît en même temps, en anglais, dans la *Cornhill Magazine*.

Dans le numéro de janvier de la *Revue des Deux Mondes*, M. Paul Bourget, de l'Académie française, commence la publication d'un nouveau roman : *Le Justicier* ; à signaler aussi une curieuse étude de M. Gaston Rageot, sur M. Lloyd George.

Bienôt paraîtra le premier numéro des *Archives de la Grande Guerre*, revue mensuelle où une place spéciale sera réservée aux carnets de route, journaux de marche et impressions des combattants.

LE VEILLEUR.

THÉÂTRES

Odéon. — Mlle Ponzio, premier prix du Conservatoire, à peine remise d'une assez grave maladie, débutera le 7 janvier dans le rôle de Chérubin du *Mariage de Figaro*.

Variétés. — Aujourd'hui, le théâtre des Variétés donnera, à 2 h. 30, une matinée supplémentaire de *Rhodope*.

Marigny. — La *Lysistrata* de M. Maurice Donnay sera reprise dans la première quinzaine de février. Elle aura pour principaux interprètes MM. Félix Huguenet, Louis Maurel, Janvier, Mlle Jeanne Prévost, Jeanne Cheirel, Marcelle Piraïnes, M. Jean Worms et la danseuse hindoue Dourza.

AU VAUDEVILLE

La Revue de Paris, la revue merveilleuse que le Vaudeville joue depuis plus de deux mois, qui fait courir tout Paris, en réalisant des recettes jusqu'alors inconnues à ce théâtre, et dont la 80^e représentation a eu lieu mardi soir, quittera l'affiche le dimanche 19 janvier. Les auteurs ont cette coquetterie de faire disparaître leur œuvre dans tout son éclat et toute sa beauté rayonnante, malgré des recettes magnifiques. Elle n'aura donc plus que trente représentations.

Aujourd'hui jeudi 2 et dimanche 5, matinée à 2 h. 30.

AUX VARIÉTÉS

AUJOURD'HUI EN MATINÉE à 2 h. 30

EN SOIRÉE à 8 h. 15

RHODOPE

Opérette gréco-égyptienne

IMMENSE SUCCÈS

AU VIEUX COLOMBIER

AUJOURD'HUI à 3 heures

et DEMAIN, à 8 h. 45

LA PASTORALE DE NOËL

Musique de REYNALDO HAHN

SAMEDI, à 8 h. 30

LE DIT DES JEUX DU MONDE

La pièce sensationnelle de M. MÉRAL

Location gratuite. Téléphone Saxe 64-99

REVUE INTERNATIONALE D'ARTS ET DE LITTÉRATURE

FOLIES BERGÈRE

DAPHNE POLLARD

SHIRLEY KELLOGG

ZIG ZAG

Tous les Jours à 8 h. 30

OLYMPIA

DEMAIN VENDREDI et TOUS LES JOURS

GROCK LE ROI DU RIRE

and PARTNER

TIMMY FLETCHER, HARRY MOORE

BRUEL LES FELOVIS

BAM-BAMS G. LORDY

WILLIE ROLLS

FLYING BANVARDS MERIEL

COW BOY EAGLE

LES BECARRES SUZY TOPSY

et ROSE AMY

TOUS LES JOURS

en MATINÉE et en SOIRÉE

LA JOURNÉE :

EN MATINÉE

Comédie-Française, 1 h. 30, le *Luthier de Crémone*

Opéra, 1 h. 30, *La Fille du Tambour Major*

Opéra-Comique, 1 h. 30, *Les Contes de la Fée*

Lyrique, 2 h. 15, *Les Saltimbanques*

Tréport-Lyrique, 2 h. 15, *Les Saltimbanques*

Variétés, 2 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Reinassance, 2 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Antoine, 2 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Porte-Saint-Martin, 2 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Capucines, 2 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Grand-Guignol, 2 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Rousselle, 2 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Cluny, 2 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Déjazet, 2 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Th. Antoine, 2 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Le Perchoir, 2 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Electric, 2 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

EN SOIRÉE

Opéra, 7 h. 30, *La Fille du Tambour Major*

Opéra-Comique, 7 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Lyrique, 7 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Variétés, 7 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Reinassance, 7 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Antoine, 7 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Porte-Saint-Martin, 7 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Capucines, 7 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Grand-Guignol, 7 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Rousselle, 7 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Cluny, 7 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Déjazet, 7 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Th. Antoine, 7 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Le Perchoir, 7 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

Electric, 7 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Gut. 62-50), 8 h. 30, la revue *Big-Zoo Olympia* (Cent. 44-63), mat. 20 ved. et attr.

Cirque Métrano, 1. les soirs. Mat. jeudi, dim. et fêtes

Vieux-Carrousel, 8 h. 30, *Les Saltimbanques*

Pie qui Chante, 9 h. 15, *Pie qui Chante*

Perchoir, 9 h. 15, *Pie qui Chante*

Neuf-Tor-Ki-Hi, revue à gd spectacle

CINÉMAS

Gaumont, 8 h. 15, *Attila roi des Huns*, Léonard (Midi)

Electric, 8 h. 15, *Attila roi des Huns*, Léonard (Midi)

REVUE DES JEUNES

Organe de pensée catholique et française

Directeur : A.-D. Serpillière, membre de l'Institut

SOMMAIRE DU 25 DÉCEMBRE

Claude Cochlin, député du Nord : A propos des pil- lards d'églises.

Pierre Germain : Le pain des dieux.

A.-L. Junne : La pensée allemande et le président Wilson.

Charles Flory : Une nuit de Noël dans la campagne comtoise.

Victor Bueille : Les chevaliers de Colomb.

Les livres, par F.-A. Blanchard, R